

Maman solo
cherche nounou

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Maman solo cherche nounou / Mélanie Cousineau.

Nom : Cousineau, Mélanie, 1979- auteure.

Identifiants : Canadiana 20230060811 | ISBN 9782897838553

Classification : LCC PS8605.O9141 M36 2023 | CDD C843/.6-dc23

© 2023 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Geneviève Dastous

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MÉLANIE COUSINEAU

Maman solo
cherche nounou



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Last call pour le bonheur, 2022

Road trip: une virée mère-fille, 2021

Voyage désorganisé: destination Floride, 2019

Voyage désorganisé, 2019

Tout va bien aller, Béatrice!, 2018

Deux sœurs et un pompier, 2017

Karaoké! Impossible de faire des conneries dans l'anonymat, 2016

Moi, maman?, 2016



Mélanie Cousineau - Auteure



melaniecousineau.com

*À toutes ces femmes extraordinaires
qui déjouent le destin pour porter la vie en elles.*

*Spécialement à toi, Caro,
parce qu'être maman, c'est le plus beau des cadeaux.
Tout le bonheur du monde avec ton beau Félix,
l'homme de ta vie.*

Prologue

Rien ne s'est passé comme prévu.

Rien.

Pourtant, j'avais tout planifié dans les moindres détails. Chaque parcelle de ce moment unique était figinée, sans savoir que c'était en vain. Que la vie y mettrait son grain de sel. Qu'elle ferait les choses à *sa* manière. Quelle naïve j'ai été!

En prévision de ton arrivée, la liste des choses à faire était impressionnante. Mais j'ai réussi à tout cocher. À honorer mes engagements jusqu'à la dernière minute. Ou presque... Parce qu'une chose était certaine. Une fois que tu serais là, je mettrais le film de ma vie sur pause pour me concentrer sur toi. Uniquement sur toi. Pour te donner mon cœur, mon âme et bien plus encore. Pour m'oublier. Car je t'ai tant espérée! Tant attendue!

Mais la vie en a décidé autrement...

Comme par ce beau matin de printemps où elle a déjoué mes plans. Où, après quelques crampes en apparence inoffensives, je m'apprêtais à rentrer au boulot, comme d'habitude. Mais une petite voix me criait que ma douleur

était anormale. Je le sentais au fond de moi. Comme un pressentiment. Et j'ai eu raison de me fier à mon instinct et de courir à l'hôpital. Parce que c'est là qu'on m'a annoncé, sans tambour ni trompette, que je devrais rester alitée jusqu'à la fin de ma grossesse. Que le travail, déclenché trop tôt, devait s'arrêter maintenant. Que tu étais en danger. Toi, mon petit miracle.

C'est donc ce que j'ai fait.

Pour maximiser tes chances de survie.

Parce que je t'ai promis, dès le premier instant, que je ferais tout pour toi.

Mais une fois de plus, malgré ma résilience, tu t'es pointée trop tôt. Trop pressée que tu étais de voir le monde. D'apercevoir ma binette. Pas trop déçue, j'espère !

Eh oui, c'est moi la détentrice de cette voix de crécelle ! Moi qui te fredonne une version allégée de mes *hits* rock préférés depuis que les deux petites bandes sont apparues comme par magie sur le bâtonnet de plastique blanc.

Je sais, je sais. Je chante comme un pied.

Mais je t'aime, c'est au moins ça, non ?

Résignée à t'accueillir prématurément, j'ai alors appris que je ne pourrais pas rentrer à la maison pour t'avoir dans la baignoire, comme je le souhaitais. Que la totalité du plan d'accouchement que j'avais soigneusement préparé ne pourrait être mise à exécution. Et il fallait que tu choisisses la

semaine durant laquelle ma meilleure amie se faisait doré la couenne au soleil, rendant impossible sa présence à mon accouchement !

Alors que je croyais la fin de mon calvaire arrivée, le médecin m'a annoncé que mon col était dilaté... à deux. Pardon ? Deux ? Je l'ai envoyé revoir sous la couverture s'il ne s'était pas trompé, mais non. Le tunnel n'était pas encore prêt à te laisser faire ton chemin. J'ai donc mis mon égo de côté pour finalement demander l'épidurale. Et qu'est-ce que la vie a répliqué à ça ? Elle s'est attaquée à toi. Tandis que tu luttais pour essayer de sortir de mon corps, ton petit cœur, dont j'ai si souvent entendu les battements, ralentissait à en faire pâlir le personnel hospitalier. J'ai donc fini ma course dans la salle d'opération, à subir une césarienne.

Je te l'ai dit, rien ne s'est passé comme prévu. Rien.

Mais ça n'a plus aucune importance maintenant. Parce que je te tiens enfin dans mes bras, toi, ma petite Billie.

1

C'est pas fini tant que c'est pas fini

L'hiver a cédé sa place au printemps, le plus beau des trente-six que j'ai vécus jusqu'à maintenant. Bon, j'avoue que j'ai une bonne raison de l'apprécier à ce point. La beauté de chaque détail s'accroît de manière exponentielle quand on est heureux. Comblés. Qu'on a les deux pieds qui baignent dans le bonheur. Et je suis tout ça grâce à la petite merveille qui partage ma vie depuis près de douze mois. Pas un jour ne s'écoule sans que je me pince pour m'assurer que c'est bien réel. Que je ne suis pas en train de rêver. Si ça se trouve, je suis présentement dans le plus beau des rêves. Je ne veux jamais me réveiller.

— On fait une course jusqu'à la fontaine?

La voix de ma complice, Abigaëlle, me tire de mes pensées. Toutes deux chaussées de nos patins à roues alignées, les cheveux valsant au gré du vent, nous sillonnons depuis près d'une heure la piste cyclable qui longe le lac qui trône au centre de ma ville.

— La perdante paie le cornet! annoncé-je avant de m'élan-
cer comme un cheval dont on aurait lâché la bride.

— Tu perds rien pour attendre, Joanie L'Heureux-Paradis!

Je le savais. J'ai éveillé la compétitrice en elle.

En un rien de temps, la silhouette de mon amie apparaît à mes côtés, si bien que j'augmente la cadence d'un cran. Des cris d'amusement s'échappent du chariot de jogging que je pousse. Celui dans lequel est assise ma petite princesse. Excitée, elle tape des mains et se dandine joyeusement de l'arrière vers l'avant en espérant aller plus vite. Tout comme moi, Billie est une adepte des sports et des émotions fortes. La même vitalité coule dans nos veines. Nous sommes toujours prêtes pour de nouvelles aventures.

D'ailleurs, malgré son jeune âge – elle n'avait alors que neuf mois –, j'ai eu l'immense privilège de partir à l'aventure en sa compagnie. Quarante-cinq jours de liberté totale, à découvrir les plus beaux paysages de l'Amérique centrale. Bien que mon entourage fût craintif – ou plutôt en total désaccord avec mon projet –, je lui ai tenu tête, comme j'ai l'habitude de le faire. Armée de mon sac à dos, Billie confortablement installée dans le porte-bébé ventral, j'ai franchi des montagnes verdoyantes, salué des volcans et marché sur des plages désertes. J'y ai découvert de fabuleux humains. Des gens de cœur. Avec générosité, ils m'ont ouvert toute grande la porte de leur demeure pour m'imprégner de leur univers. Inutile de dire que j'adore être dépaysée.

La danse de la victoire d'Abigaëlle indique au monde entier qu'elle a remporté la course. Aussi bien perdre si c'est pour avoir l'air d'une poupée dont les membres disloqués

volent dans tous les sens. De nombreuses têtes se tournent dans notre direction, mais Abigaëlle s'en fout. Elle n'a jamais été du genre à se soucier de l'avis des gens. Heureuse comme si elle venait de gagner le gros lot, elle libère Billie de son siège et l'entraîne dans une pirouette, en équilibre sur un seul pied, soulevant ma fille bien haut devant elle.

— Eh, du calme ! C'est pas le roi lion que tu tiens, là, c'est ma fille !

La patineuse artistique de haut niveau dissimulée dans la femme de trente-deux ans est sourde à ma demande. Elle tournoie toujours, si bien que c'est moi qui commence à ressentir un malaise.

— C'est qui la meilleure, Billie chérie ? C'est tatie Abigaëlle, ta super marraine !

L'athlète s'immobilise enfin. Les yeux bleu acier de la petite luisent sous les rayons du soleil. Le sourire qu'elle affiche dévoile sans gêne les quatre dents qui parsèment cette petite bouche de laquelle peuvent s'échapper des pleurs à faire friser les tympanes les plus endurcis. D'ailleurs, j'ignore comment les miens peuvent être encore intacts. Cette demoiselle fiche-moi-la-paix est vite passée maîtresse dans l'art des crises phénoménales. Du haut calibre, je vous le jure. C'est à ce point qu'un ancien voisin a déjà contacté les policiers, croyant que Billie était victime de maltraitance. Sérieusement ? Moi, une batteuse d'enfants ? Plutôt me faire piétiner par un bataillon de soldats que de lever le petit doigt sur ma fille. Quand ce crétin de voisin a levé les pattes, c'est

assise sur les marches du perron, une bouteille de téquila et un shooter en main, que je l'ai salué. Le doigt d'honneur qu'il a levé à mon intention n'était pas de taille contre le sourire radieux que je lui ai offert. Le genre de scène qui restera gravé dans l'anthologie de ma vie. Une anthologie plutôt volumineuse, il va sans dire.

Sourire. Toujours sourire. C'est l'arme silencieuse la plus puissante du monde.

— Votre fille est vraiment adorable, me complimente une dame âgée qui prend sa marche de santé en compagnie de son mari.

— Merci! réplique Abigaëlle en s'attribuant tout le crédit.

— Pardon? m'exclamé-je en lui envoyant un coude dans le flanc.

— Ben quoi, elle a pas de père. En tant que marraine, je suis en quelque sorte sa deuxième figure parentale, non?

Ces paroles n'échappent pas à la dame, qui perd instantanément son sourire et écarquille les yeux. Sa bouche voudrait bien prononcer les mots qui lui brûlent les lèvres, mais sa mâchoire ne fait que s'ouvrir et se fermer. Elle finit par articuler un «bonne journée» et reprend prestement sa route.

— On dirait que tu lui as enfoncé une banane dans le derrière! se moque Abigaëlle, le regard vissé sur la marcheuse.

— Si tu savais comme j'ai pas besoin de son jugement dans ma vie!

Voilà ce qui arrive quand on sort des sentiers battus. Quand on fait les choses à notre manière. On est à la merci du regard de monsieur et madame Tout-le-Monde. De tous ces gens qui savent mieux que quiconque ce qui est bon pour nous. Qui déterminent ce qui est socialement accepté ou pas. Mais je m'en contrefous. Oui, j'ai magasiné du sperme dans un catalogue. Oui, j'ai déjoué la nature pour avoir un enfant. Mais ce n'est pas faute d'avoir d'abord essayé de la manière traditionnelle. Seulement, à tout coup, les hommes en apparence parfaite avec qui j'ai pu envisager la grande aventure se sont avérés être de véritables crétins après quelques mois de fréquentation. Comme s'ils avaient attendu ce moment pour lever le voile sur leur véritable personnalité. Pas question que l'un d'eux devienne le père de mon enfant! J'ai préféré suivre le dicton qui suggère qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même. J'ai donc décidé de faire un enfant seule. Ou presque. Personne n'aurait pu m'empêcher d'aller au bout de mon rêve d'être mère. Personne.



Nous sommes de retour de la crèmerie depuis une vingtaine de minutes. Abigaëlle est sur le point de rentrer chez elle. Afin d'amuser Billie, j'ai sorti le tracteur à gazon, bien que l'herbe ne soit pas encore assez longue pour être taillée. Assise dans sa deuxième maison – le porte-bébé –, la petite grouille des bras et des jambes, impatiente d'entendre le moteur gronder.

— Ah ! C'est tellement beau chez toi, Jo !

Le menton entre les mains, les coudes appuyés sur le tracteur, Abigaëlle jette un coup d'œil circulaire au terrain.

— C'est quand même fou ! Tu vis à seulement quinze minutes de chez moi et pourtant, quand je viens ici, je me sens totalement dépaycée. J'ai l'impression d'arriver dans un autre monde.

— C'est vrai. J'habite dans un petit coin de paradis. Un havre de paix. Loin des bruits de la circulation et du brouhaha des grands boulevards.

Ici, la vie semble plus douce. Plus paisible. À mon avis, c'est essentiel pour pallier l'effervescence de notre boulot. Travailler à la répartition des appels dans un service d'urgence n'est pas de tout repos. Loin de là. Pour ne pas perdre la boule et faire une coupure nette avec les situations aussi loufoques que dramatiques avec lesquelles nous devons régulièrement composer, il n'y a rien de tel que de rentrer à la maison et être accueillie par le calme de la nature.

— En tout cas, je me tanne pas de te rendre visite.

— Tant mieux parce que moi, ça me fait toujours plaisir de t'accueillir ici. De t'offrir l'opportunité de te vider l'esprit. Tu l'as tellement mérité ! Tu travailles d'arrache-pied depuis le début de mon congé de maternité.

— Pff ! Arrête, tu vas me faire rougir.

— Toi, rougir ? Impossible !

Nous observons un moment de silence, le temps d'admirer le paysage.

— Ma grand-mère m'a fait le plus beau des cadeaux en me léguaant son joyau. J'ai toujours adoré cette maison, même si elle prend de l'âge et qu'elle a besoin d'amour. C'est pas pour rien que j'y venais aussi souvent quand j'étais petite ! Je me suis toujours sentie bien ici.

Les planches de bois qui ornent la devanture attendent impatiemment la visite d'un pinceau, tout comme la clôture qui sépare mon terrain de celui du voisin. À l'intérieur, quelques rénovations seraient les bienvenues, mais j'en ai présentement plein les bras avec Billie, qui a onze mois et demi. Je bricole ici et là, lorsque j'en ai le temps – et surtout l'envie –, même si la maison me convient parfaitement dans l'état où elle est. Surtout, je ne veux pas lui enlever l'âme de ma grand-mère.

— Tu devrais engager un homme à tout faire.

— Nah.

— Pourquoi pas ? T'aurais pas à lever le petit doigt. Juste profiter du résultat... et admirer son corps d'apollon pendant qu'il travaille pour ton bonheur ! Tu imagines ? Ses pectoraux parfaitement découpés, recouverts de sueur. Ses grosses mains d'homme qui essuient son front. Hum...

— Arrête !

— Fais pas semblant. Je le sais que tu en baves de désir. Un peu de peau, ça te ferait pas de tort.

— Pas envie d'un inconnu dans ma maison.

— Eh que t'es vieille fille !

Cette insulte m'amuse plus qu'elle me blesse.

— On fait une belle paire, hein ? C'est toi qui as un vieux nom et c'est moi qui suis vieille fille !

— Les vieux noms, ça se démode pas, tu sauras.

— Une chance que tu as d'autres qualités, rigolé-je.

Un cri strident interrompt la discussion. Billie, qui tétait sa suce en attendant la balade en tracteur, l'a malencontreusement échappée sur le sol. Sans s'énerver le moins du monde, Abigaëlle se penche et récupère le précieux objet. Elle se contente de souffler dessus pour chasser les saletés qui s'y sont agglutinées.

— Bon, encore super marraine qui vole à ton secours ! Qu'est-ce que tu ferais sans moi ?

Elle tend la suce à ma fille, qui la saisit avec empressement avant de l'enfoncer dans sa bouche. Ni vu ni connu. Le bouchon est remis. Le calme, revenu. Réconfortée, Billie appuie sa tête contre mon thorax et l'incline sur le côté. Abigaëlle lui caresse tendrement la joue.

— Comment peux-tu être aussi mignonne et avoir un aussi sale caractère ? Tu dois retenir ça de ton père.

— Exactement !

Entre nous, c'est devenu une habitude. Dès que Billie nous dévoile une nouvelle parcelle de son côté sombre, nous en attribuons la faute au géniteur. Pourquoi nous retenir ? Il n'est pas là pour se défendre.

— Bon, faut que j'y aille. Le boulot m'appelle. Prends soin de ta mère, Billie chérie.

Abigaëlle grimpe sur le tracteur et embrasse les joues rosées de la petite. Elle fait de même avec moi avant de regagner le sol.

— Et toi, profite bien de ta semi-liberté. Ton congé achève.

Je brandis un doigt faussement menaçant.

— Hé ! As-tu oublié la règle ? Défense de parler du travail tant que je suis pas revenue.

— Bah, faut bien que tu te remettes dans le bain à un moment donné. Il te reste moins d'un mois. J'en peux plus d'attendre ton retour, moi. Ma complice me manque. On sera pas trop de deux pour supporter les humeurs de Sylvie, crois-moi.

Sylvie, notre patronne, peut être aussi pénible qu'agréable, si bien qu'on ne sait jamais à quoi s'attendre. Une vraie boîte à surprises. Même enceinte, mes hormones n'étaient rien en comparaison des siennes. À l'écouter, la préménopause a le dos large.

— Je me remettrai dans le bain quand ce sera le temps. D'ici là, ma priorité, c'est Billie. Elle commence sa rentrée progressive à la garderie bientôt.

Je m'arrête et réfléchis.

— D'ailleurs, j'ai pas eu de nouvelles depuis un bout. Faudrait que je leur lâche un petit coup de fil pour en savoir plus. J'ai aucune idée comment ça fonctionne.

Posant un dernier regard attendri sur sa filleule, Abigaëlle balance la tête de gauche à droite.

— Ahhh! Elle est tellement *cuuute*!

Je baisse la tête et constate que Billie s'est endormie.

— Finalement, je pense que la balade en tracteur sera pour plus tard!

Je descends de l'engin et regagne la maison, alors que la voiture d'Abigaëlle s'éloigne. Je souhaiterais arrêter le temps pour que ces moments précieux passés avec ma fille ne se terminent jamais. Pour ne pas avoir à l'abandonner pour reprendre le travail.



Quelques jours plus tard, je me retrouve en compagnie de mes amis, comme tous les premiers samedis du mois. Nous nous connaissons depuis le secondaire. Nous sommes restés une gang tissée serrée même si nous avons tous pris des chemins différents. Le destin a fait en sorte que nous avons

traversé bien des tempêtes. Ensemble, nous avons vécu un nombre incalculable de premières : premier *kick*, première peine d'amour, première brosse... Ça a eu pour effet de nous unir davantage. Je mentirais si je disais que l'entente est toujours au top, mais nous nous en sortons plutôt bien, à mon avis.

— Martin, où as-tu mis les couches ? Je les trouve pas.

La voix de Clara nous provient depuis la salle d'eau dans laquelle Mylène et Hugo ont eu la sagesse d'installer une table à langer. Il faut dire qu'avec des jumeaux, ils ne peuvent pas se permettre de monter au deuxième étage chaque fois qu'un pet sauce vient tartiner le dos d'une de leurs petites tornades. Et Dieu sait que ça leur arrive fréquemment. De vraies usines à production fécale, même s'ils sont maintenant âgés de deux ans !

Assise aux premières loges pour assister à la scène mettant en vedette le duo Clara-Martin, je vois le désespoir traverser le regard de ce dernier. Ses globes oculaires cherchent à atteindre le ciel, sa respiration s'accélère d'un cran.

— Euh... je... les couches ?

Le voilà maintenant qui se gratte l'arrière du crâne, comme si ce geste nerveux pouvait le sauver de l'orage qui gronde. Non loin de nous, Bruno et Sébastien échangent un regard amusé, misant probablement sur celui qui sortira vainqueur de ce combat. Pour ma part, je mets ma maigre fortune sur Clara. Nul doute qu'elle gagnera par KO.

— Ben oui, les couches, répète-t-elle en faisant irruption dans le salon, un sac de Winnie l'ourson entre les mains. Tsé, là, ces bouts de tissu qu'on passe notre temps à laver, si bien qu'on n'a pas le temps de laver nos propres vêtements !

Je me mordille l'intérieur des joues pour ne pas rire.

— Je dirais plutôt les choses blanches qui coûtent une fortune et qui finissent à la poubelle en un rien de temps ! corrige Mylène en nous retrouvant au salon. Mettons que je ferais autre chose de mon argent.

— Moi aussi, ajouté-je, en faisant sautiller Billie sur mes genoux.

Un lourd silence s'installe. Seuls les babilllements heureux de ma fille résonnent dans la pièce. Nerveux, nos yeux se déplacent de gauche à droite pour évaluer le degré de tension qui plane dans l'air. À mon avis, l'aiguille de l'appareil oscille dans la section danger. Dans le rouge foncé qui frôle le noir. L'orage est imminent.

Au bout de sa maigre réserve de patience, Clara laisse lourdement tomber le sac sur le sol, déversant une partie de son contenu. Ses mains trouvent le chemin de ses hanches bien rondes et s'y appuient fermement. Des éclairs s'échappent de ses yeux.

— Sérieusement, Martin, je peux pas croire que t'aies pas pensé à apporter des couches. Pour une fois que je te demande de préparer le sac de Florence, il fallait que tu oublies le plus important...

Sans nous consulter, nos regards convergent vers l'attirail du couple dans le coin du salon : parc, doudou, peluches, jouets, station d'exercices... C'est à croire qu'ils ont emménagé chez Mylène et Hugo.

— C'est pas vrai, se défend le coupable, osant un sourire en coin. J'ai quand même pensé à amener le bébé. C'est ça le principal, non ?

C'est trop pour moi. Je ne peux plus retenir le rire qui me tiraille depuis les dernières minutes. Je feins de projeter Billie dans les airs et je la rattrape en laissant enfin sortir mon amusement.

— Bon, on va pas y passer la soirée, hein ? m'interposé-je d'un ton léger. J'ai ce qu'il vous faut dans mon sac. Donnez-moi une minute, je vais le chercher.

Tout sourire, je tends une pile de couches à Clara, qu'elle saisit avec hésitation. Intrigué, Martin m'observe, puis reporte son attention sur sa blonde.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu les prends pas ?

— C'est des couches jetables.

Oh mon Dieu, des couches jetables ! Quelle horreur ! Vite, appelez le tribunal des couches, quelqu'un.

— Et alors ? réplique Martin, désespéré. C'est quoi le problème ?

Alors que la scène absurde se déroule sous nos yeux, les membres de Bruno et Sébastien sont pratiquement emmêlés,

attendant avec impatience le dénouement de cette tragédie. Y aura-t-il des victimes? Perso, je mise sur le coupable. Et possiblement moi, qui ai osé rire ET offrir des couches jetables en guise de solution. Quelle mauvaise amie je suis!

— Florence ne porte pas de couches jetables, explique Clara. Elle est habituée à celles en tissu. Elles sont beaucoup moins irritantes, en plus d'être moins dommageables pour l'environnement. Ben là, pour une gang apparemment sans jugement, je vous dirais que c'est raté, poursuit-elle après avoir constaté l'hébétude généralisée de la troupe.

— Pourquoi donc? veut savoir Hugo, osant prendre la parole pour la première fois depuis le début de la discussion. On a pourtant rien dit.

— Non, mais vous me dévisagez comme si j'étais un monstre.

Correction : elle *est* un monstre.

— Peut-être que tu pourrais laisser tomber tes grands principes pour cette fois, tenté-je dans le but d'adoucir l'atmosphère. C'est quand même pas une couche jetable de plus qui va faire la différence sur l'état de la planète!

L'œillade que je reçois me convainc de prendre mon trou et de baisser mon bras toujours chargé des couches maudites. Clara se tourne vers son conjoint et le fixe intensément.

— Quoi? Pourquoi tu me regardes comme ça?

Haussement d'épaules exaspéré de la mère.

— Ben, tu te lèves?

Froncement de sourcils du père.

— Me lever pour quoi?

— Pour aller chercher des couches à la maison, c't'affaire!

Martin se décide enfin à habiter son corps et à s'affirmer.

— T'es pas sérieuse, là? Tu vas vraiment me renvoyer à la maison, à quinze minutes de route, pour ça?

— Euh, oui. Aimerais-tu ça, toi, qu'on change brusquement tes sous-vêtements sans t'en parler?

— Je vous rappelle qu'on parle ici d'un bébé..., tenté-je doucement, avant d'être freinée par la main de Martin, qui se lève dans ma direction pour me signifier qu'il gère la situation.

Sans un mot, il tend une Florence endormie à sa mère – c'était quoi l'urgence de la changer maintenant? – et se dirige vers la porte. L'atmosphère empeste le malaise. Personne ne comprend l'attitude de Clara.

— Je te mets une bière au frais pour ton retour, l'informe Hugo en échangeant une poignée de main compliquée que seuls les membres de leur *men's club* peuvent effectuer.

Une fois la porte refermée, les yeux de Clara s'embuent de larmes. Elle tend Florence à Mylène et recouvre son visage de ses mains avant d'éclater en sanglots.

— Oh mon Dieu, je suis un monstre !

Hum, c'est un fait. Mais gare à celui qui osera confirmer la chose. Je ne donne pas cher de sa peau ! La maman à bout s'affale lourdement sur le sofa et pointe son ventre bien rond.

— J'ai assez hâte qu'il sorte, celui-là ! Je me reconnais plus depuis qu'il est entré là-dedans. On dirait que les hormones de grossesse sont en train de m'avaler tout rond.

Eh oui, dans un peu plus d'un mois, le duo Clara-Martin aura le bonheur d'accueillir son deuxième enfant. Alors que les nouveaux parents commençaient tout juste à retrouver un équilibre dans le chaos de leur quotidien, la nature a décidé de leur lancer un petit défi.



À peine quelques heures plus tard, l'épisode des couches est relégué aux oubliettes. Les hommes trinquent avec une autre bière de microbrasserie, alors que mes copines et moi entamons la deuxième bouteille de mousseux sans alcool. Ça va peut-être paraître étrange, mais depuis nos grossesses respectives, nous avons pris l'habitude de couper l'alcool. Nous y avons même pris goût, si bien que nous n'y sommes jamais revenues, sauf exception. Parfois, c'est nécessaire, voire essentiel. Mais c'est rarement le cas. Avec le temps, nous en sommes même venues à concocter d'excellents mocktails, si bien que nous n'avons nullement l'impression de nous priver. Et que dire de l'absence du fameux mal de

bloc du lendemain? C'est la solution idéale pour tout le monde. Surtout pour les hommes du groupe, qui ont toujours leur conductrice désignée à portée de main. Sauf Bruno et Sébastien.

J'en suis à aider Mylène et Hugo à débarrasser la table avant de sortir le dessert quand j'entends la sonnerie de mon cellulaire. D'instinct, je porte le regard vers le petit coffre métallique qui se trouve sur la commode dans le vestibule.

— Essaie pas, s'exclame Clara, occupée à faire rire Billie par ses monstrueuses grimaces. Tu retrouveras ton cellulaire quand tu partiras, termine-t-elle en m'offrant un clin d'œil malicieux. Pas de passe-droit.

Le rire cristallin de ma fille résonne à nouveau.

— De toute manière, qui veux-tu que ce soit? renchérit Sébastien. On est tous ici.

— C'est peut-être un mystérieux amant, me taquine Mylène. Ça manque d'hommes dans ta vie, ma Jo.

— Vous êtes fatigants avec ça, m'offusqué-je. Je suis très bien toute seule. Vous le savez aussi bien que moi.

Mes amis se contentent de hocher la tête. Ils me disent entêtée à refuser de croire que quelque part, un homme existe pour moi.

— C'est peut-être un de ces appels qui dit que tu es activement recherchée par la police des îles Moukmouk! rigole Hugo. Ou encore la secrétaire de la voyante...

— Elle, là! s'énerve Mylène. Elle le voit pas qu'on veut rien savoir d'elle?

— C'est vrai qu'elle est fatigante, confirmé-je, bonne joueuse.

— À moins que ce soit le travail, suggère Bruno. Ils peuvent plus se passer de toi et se meurent que tu reviennes.

— Se meurent! répète Sébastien, hilare.

Tout le monde se regarde. Personne ne comprend. C'est souvent le cas avec l'humour douteux de Sébastien.

— Mourir! Joanie travaille comme répartitrice des urgences.

Je hausse un sourcil.

— Les gens risquent parfois de mourir! précise Sébastien, nous conduisant finalement au quatrième sous-sol, là où se trouve son niveau d'humour.

— Ah! réagissons-nous en chœur, ajoutant un sourire faux à notre voix.

— Elle est vraiment poche, mon chéri, commente Bruno avant d'embrasser son amoureux.

Il reporte son regard sur moi.

— Ça doit achever, ces vacances-là, poursuit-il dans le simple but de me narguer. Il reste combien de temps, déjà?

Je combats son air amusé par un regard dur. Un genre de roche-papier-ciseaux visuel. Le gain de cause m'est accordé en moins de deux.

— C'est vrai, abdique-t-il en levant les mains. On parle pas du boulot avant que tu y retournes. Je peux quand même avoir une réponse à mes questions, histoire de savoir il me reste combien de semaines à me retenir ?

Ah, parce qu'il se permet d'en rajouter, en plus !

— Deux semaines. Mon congé de maternité se termine dans deux semaines.

— Pourquoi tu réponds à ça ? s'informe Sébastien. Tu sais bien qu'il s'amuse à tes dépens ! Si tu mords à l'hameçon, ce sera un jeu sans fin.

— Je finirai bien par avoir le dessus sur lui, rétorqué-je avant de revenir vers la table et de saisir ma fille pour la coller contre moi.

Elle se redresse vigoureusement en criant.

— Je sais tellement pas comment je vais faire pour me passer de cette petite bête là pendant mes *shifts*, lancé-je en essayant de lui embrasser la joue.

En désespoir de cause, je la dépose au sol. Son attention est immédiatement attirée par le morceau de gâteau que Sébastien lui tend.

— Attention le sucre, l'avertit Clara à la seconde où elle aperçoit le manège.

— Bon, la police du sucre qui reprend du service, se moque gentiment Bruno.

— Laisse tomber, trésor, tente Martin avec douceur, en vain.

— Plusieurs recherches démontrent que c'est très nocif pour...

Les recherches... Les *fameuses* recherches! Depuis la seconde où elle est tombée enceinte pour la première fois, Clara s'est mis en tête de tout lire sur l'éducation. Rien n'a été laissé en suspens, que ce soit par rapport à l'alimentation, aux différents stades de développement du fœtus ou au type de parent idéal. Assoiffée d'en apprendre toujours plus sur le sujet, la maman a depuis longtemps chassé les romans d'amour de sa table de chevet pour y empiler d'imposants dossiers de recherche. Elle ne peut donc pas s'empêcher de nous rabâcher quelques statistiques lors de nos rencontres mensuelles. Avec le temps, nous en sommes venus à écouter d'une oreille distraite.

La phrase de Clara reste en suspens alors que Billie éclate d'une colère monstre. La raison? Sébastien a écouté les sages conseils de notre amie et il a refusé de donner du gâteau à ma fille. Choquée de s'être fait titiller de la sorte, la petite hurle. Elle tape la cuisse du méchant monsieur avec toute la

force que son petit corps contient. Je tente d'intervenir, mais c'est inutile. Le seul moyen de la calmer est de m'isoler avec elle et d'attendre que la tempête passe.

Quand je reviens à table, les convives achèvent leur café. Les assiettes à dessert sont vides, sauf la mienne, dans laquelle se trouve encore une part de l'excellent gâteau double chocolat de Martin.

— Billie est où? s'informe Mylène, inquiète du dénouement de l'histoire.

Je saisis la tisane qu'elle me tend – elle me connaît si bien! – avant de répondre.

— Sa crise lui a grugé tellement d'énergie qu'elle était complètement brûlée. Elle s'est endormie sur le plancher de la chambre des jumeaux.

Gabriel et Anthony sont chez leurs grands-parents pour le week-end.

— J'ai pris soin de la recouvrir d'une couverture et j'ai allumé le moniteur pour qu'on l'entende si elle se réveille, annoncé-je à Clara, devançant ses critiques.

Elle hoche la tête, visiblement satisfaite.

— Ça t'a jamais tenté de consulter pour ses crises? questionne doucement Mylène. Il me semble que c'est pas normal qu'elle en fasse autant.

— C'est surtout l'intensité qui m'inquiéterait si j'étais toi, renchérit Clara. S'il fallait que Florence hurle comme ça, je pense que je me précipiterais à l'urgence.

— Et après, on se demande pourquoi il y a des délais d'attente pas possible dans les hôpitaux, commente Sébastien. Franchement !

Hugo capte mon malaise et intervient en ma faveur.

— Je pense qu'on devrait laisser Joanie juger de la situation et décider ce qu'elle veut faire avec ça. Les crises de bacon, ça date pas d'hier et ça va toujours exister. Gabriel et Anthony donnent pas leur place non plus en matière de colère.

— N'empêche que l'agressivité que démontre Billie dans ses crises est assez préoccupante, murmure Clara. Un diagnostic précis pourrait aider à orienter les interventions.

Martin doit lui avoir fait quelque chose sous la table pour lui ordonner de se taire parce qu'elle le fusille du regard.

— Pourquoi doit-on toujours mettre un nom sur un trait de personnalité ? s'insurge Sébastien. Pourquoi les enfants peuvent plus être juste des enfants ? Sérieux, je sais pas où s'en va le monde.

Un grand froid s'abat sur notre groupe.

— Bon, je pense qu'on va y aller, nous autres, lance Clara en se levant et en repoussant sa chaise. Un gros merci pour votre hospitalité, ajoute-t-elle à l'intention de nos hôtes avant de disparaître de notre champ de vision.

Géné, Martin se lève à son tour et se confond en excuses. Nous l'assurons qu'il n'y a pas de mal, puis il se dirige vers le salon pour saisir l'attirail qui n'a servi à rien. Chacun de nous essaie de chasser le malaise en aidant le couple à rapatrier ses effets. Clara et Martin partent, suivis de près par Sébastien et Bruno. Il ne reste plus que moi et ma petite boule de colère endormie.

— Je t'offre une autre tisane ? me propose Mylène. La première a pas dû te détendre.

En effet. J'ai usé de tout mon petit change pour ne pas jeter d'huile sur le feu en sommant mes amis de se mêler de leurs affaires. Comme je le disais un peu plus tôt, notre amitié, bien que solide, n'est pas toujours rose. Entre autres depuis l'arrivée des enfants dans notre univers d'éternels adolescents. Le moins qu'on puisse dire, c'est que nous ne partageons pas tous les mêmes valeurs quant à l'éducation. Pour ma part, ça ne me dérange pas... tant qu'on ne vient pas jouer dans mes plates-bandes. Je gère ma fille comme je l'entends et je les laisse faire de même. Si j'ai besoin d'un conseil, je le demanderai.

— Ce serait vraiment gentil, dis-je à mon amie en la suivant dans la cuisine.

La sonnerie de mon cellulaire retentit de nouveau.

— Pourquoi tu le prends pas ? s'informe Hugo en ouvrant le coffre. Tout le monde est parti.

Il s'empare de l'appareil, qu'il me tend.

— Allô ?

— Est-ce que je parle bien à Joanie L'Heureux-Paradis ?

Je fronce les sourcils. La voix à l'autre bout du fil ne m'est pas familière.

— Euh, oui... C'est bien moi...

Depuis la cuisine, Mylène me questionne du regard. Je lui répons d'un haussement d'épaules.

— Je suis désolée de vous déranger un samedi soir, mais il était urgent que je vous parle. Je suis la fille de Lucie Bourgeois, la propriétaire du milieu familial qui devait accueillir Billie lundi prochain.

Effectivement, l'entrée progressive de ma petite puce à la garderie est prévue deux jours plus tard.

— Oui...

— Ma mère a eu un malaise cardiaque ce soir, alors qu'on était tous attablés pour son anniversaire.

— Oh mon Dieu, je suis désolée de l'apprendre, dis-je en portant la main à ma bouche.

Inquiets, Mylène et Hugo m'encadrent de leur présence rassurante.

— Ça va. Son état est stable. Je suis présentement à son chevet, à l'hôpital.

Un court silence s'ensuit avant que mon interlocutrice poursuive.

— Ma mère va devoir prendre congé de son service de garde. On ignore pour combien de temps. Je suis vraiment désolée de vous l'annoncer, mais vous allez devoir trouver une autre solution pour les prochaines semaines, voire les prochains mois.

Quelques minutes plus tard, je raccroche, non sans lui avoir souhaité la meilleure des chances. Bien que cette nouvelle vienne complètement chambouler mes plans, la précarité de la santé de Lucie Bourgeois est beaucoup plus importante. Pendus à mes lèvres, Mylène et Hugo n'en peuvent plus d'attendre. Je suis persuadée qu'ils sont assaillis de scénarios catastrophes.

— Ça a l'air que j'ai pu de garderie, annoncé-je, de but en blanc. Pour le moment, en tout cas.

— T'es pas sérieuse !

Je hoche la tête et marche lentement vers le salon. Je m'assois sur le fauteuil, jambes écartées, les coudes appuyés sur les genoux. Tisane en main, Hugo me rejoint et me tend la boisson chaude. Mylène s'installe à mes côtés. Elle enroule un bras autour de moi. Tous deux m'observent d'un air abattu. Mon regard se durcit.

— Ah, non ! Pas de ça avec moi, s'il vous plaît. Vous le savez, la pitié, je suis pas capable. Une bombe vient de

tomber sur ma vie? C'est vrai. Mais c'est pas grave. C'est pas la fin du monde. Maintenant, tout ce qu'il faut, c'est que je me mette en mode solution.